



HAL
open science

La botanique de Hildegarde de Bingen

Laurence Moulinier

► **To cite this version:**

Laurence Moulinier. La botanique de Hildegarde de Bingen. *Médiévales*, 1989, 16-17, Plantes, mets et mots. Dialogues avec André-Georges Haudricourt, pp.113-129. halshs-00609444

HAL Id: halshs-00609444

<https://shs.hal.science/halshs-00609444>

Submitted on 29 May 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La botanique d'Hildegarde de Bingen

In: Médiévales, N°16-17, 1989. pp. 113-129.

Citer ce document / Cite this document :

Moulinier Laurence. La botanique d'Hildegarde de Bingen. In: Médiévales, N°16-17, 1989. pp. 113-129.

doi : 10.3406/medi.1989.1142

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/medi_0751-2708_1989_num_8_16_1142

Laurence MOULINIER

LA BOTANIQUE D'HILDEGARDE DE BINGEN

« Les sauvages ne cueillent pas de fleurs pour en faire des bouquets » : cette assertion, citée par Aaron J. Gourevitch dans *Les catégories de la culture médiévale*¹, est susceptible d'au moins deux interprétations fort différentes. On peut en effet y voir la confirmation que les « sauvages », c'est-à-dire l'ensemble des peuples n'ayant pas atteint un degré élevé de développement et de progrès technique, n'ont pas la même sensibilité esthétique que l'homme dit « civilisé » ; mais ce dernier peut aussi y lire en filigrane une vérité bien inquiétante sur son propre compte, sur son propre monde : si, dans le monde « sauvage », aucun bouquet ne se fait ni ne s'offre, c'est que la fleur, et, d'une manière plus générale la végétation, n'y ont rien de rare, rien de précaire ; les fleurs ne s'épanouissent-elles pas si bien aux îles Andaman que leurs habitants ont « un calendrier basé sur les senteurs florales »² ?

En d'autres termes, le monde végétal n'y est pas menacé comme dans nos sociétés où le bitume surgit souvent là où se dressaient des forêts entières. L'homme « moderne », dans ses velléités de retour à la nature, son goût pour les parcs ou les fleurs coupées, ou l'intérêt qu'il manifeste çà et là pour les vertus des simples, la phytothérapie et tout ce qu'il appelle « médecine naturelle », ne montre-t-il pas clairement sa nostalgie d'un temps révolu, où « la terre verdissait de verdure », « des herbes portaient semence selon leur espèce, et des arbres donnaient selon leur espèce des fruits contenant leur semence », comme au troisième jour de la Création (*Genèse*, I, 11) ?

Malgré les amputations que les avancées de la technologie ou de l'industrie ont pu lui faire subir, le monde végétal subsiste encore assez pour susciter l'admiration, ou stimuler la réflexion de l'homme. Une partie de l'histoire naturelle ayant pour objet l'étude des végétaux est

1. GOUREVITCH Aaron J., *Les catégories de la culture médiévale*, 1983, p. 55.
2. GOUREVITCH Aaron J., *opus cit.*, p. 55.

à son tour divisée en plusieurs sciences spécialisées, qui envisagent chacune l'être végétal sous un angle particulier : aujourd'hui, l'histologie étudie les tissus de chaque plante, la cytologie, ses cellules, la phytopathologie, ses maladies, la tératologie végétale, ses monstruosité, tandis que la biologie végétale étudie sa reproduction et son développement, et inclut à cet effet l'embryologie, ou étude des stades de la croissance et de la différenciation, et la génétique, ou étude des lois de transmission des caractères héréditaires.

Que de chemin parcouru pour en arriver à la configuration actuelle de la botanique, puisque c'est d'elle qu'il s'agit ! Les premiers essais de classification scientifique des plantes ne sont apparus qu'avec la civilisation grecque, et, notamment, Aristote et son disciple Théophraste ; au premier siècle de notre ère, Dioscoride et Pline l'Ancien ont entrepris à leur tour de rassembler toutes les indications alors connues sur les végétaux, et Dioscoride est parvenu, vers 60 de l'ère chrétienne, à citer quelque 700 espèces. Mais, pour que la nomenclature binaire mise au point par le Suédois Linné (1707-1778) soit de nos jours en vigueur dans le monde entier — chaque espèce y est pourvue de deux noms latins, dont l'un s'applique au genre et l'autre à l'espèce — il aura fallu que les Jussieu délimitent les familles, et qu'avant eux, un Tournefort définisse le genre, dans ses *Éléments de botanique*, en 1691. La classification linnéenne était elle-même imparfaite puisqu'il faudra attendre Pyrame de Candolle (1778-1841), et son *Prodrome* pour avoir une juste idée des classes et des embranchements.

Il n'entre certes ni dans notre propos ni dans nos compétences de retracer l'histoire de la botanique, et nous concluons ce bref aperçu de l'histoire d'une science en rappelant tout ce qu'elle doit aux grands voyages de découverte du XVI^e siècle, qui fournirent à maint scientifique polyvalent l'occasion de rapporter en Europe des milliers de nouvelles espèces florales et végétales.

La botanique est restée longtemps une science de description, de classification et d'utilisation des espèces végétales, étroitement liée à l'agronomie, à la pharmacie et aux pratiques magiques, et nous avons volontairement brûlé une étape dans le rapide voyage dans le temps et dans les découvertes scientifiques que nous venons de faire. Le moment est donc venu de nous demander ce qu'il en était au Moyen Age de la classification des plantes, et nous nous tournerons désormais vers une œuvre aussi riche et curieuse que l'esprit qui l'a conçue.

Une femme savante

Il n'est sans doute pas exagéré de dire qu'Hildegarde de Bingen, née en 1098 et morte en 1179, fut une des recluses les plus « ouvertes » de son temps. Tous les maux dont elle souffrait depuis l'enfance ne l'empêchèrent pas d'avoir une vie aussi étonnamment longue que bien remplie. Moniale d'observance bénédictine, visionnaire, amie de

Bernard de Clairvaux, correspondant avec les personnages les plus en vue de son époque, elle a su ménager, entre les prières et les prédications dans différentes villes d'Allemagne, du temps pour l'écriture, à tel point que son œuvre occupe aujourd'hui un tome entier de la *Patrologie Latine*.

Hildegarde de Bingen n'est pas seulement l'auteur de récits de visions qu'elle recevait de Dieu, d'une explication de la règle de saint Benoît, de poésies destinées à être lues à l'officé et mises en musique ; elle est aussi la fondatrice de deux cloîtres bénédictins, l'interlocutrice convaincue, convaincante et passionnée d'évêques ou de religieux qui cherchent auprès d'elle une réponse, voire une solution, à d'âpres questions de théologie, la « prophetessa teutonica » et sans doute la première « chercheuse » allemande en matière d'histoire naturelle. Une telle existence, une telle personnalité prouveraient, s'il en était besoin, que le désir de Dieu du mystique n'est pas l'ennemi du désir de savoir ou de l'amour du prochain : c'est ainsi que l'on doit à la sainte rhénane un ouvrage médical, *Causae et curae*, et un ouvrage de science naturelle, qui n'exclut pas le point de vue de la médecine, comme l'indique son titre, *Liber simplicis medicinae*, par opposition à l'ouvrage que nous venons de mentionner et qui constitue le « Livre de la médecine composée ». Ces deux ouvrages, on l'aura compris, sont complémentaires et forment un ensemble également désigné sous l'appellation de « Livre des ressemblances (*subtilitates*) des différentes natures des créatures ». La Nature dans son ensemble est au cœur de la réflexion, de l'analyse et des descriptions d'Hildegarde, et plus particulièrement du « Livre de la médecine simple », plus connu sous le nom de *Physica*, et que Peter Rieth, auteur de l'édition moderne allemande chez Otto Müller a tout simplement baptisé « Science de la Nature », *Naturkunde*.

La valeur scientifique de cette partie de l'œuvre d'Hildegarde a fait et fait encore l'objet de controverses et de désaccords : ses travaux aux vastes proportions ont été qualifiés par A. Molinier³ d'« élucubrations d'une femme malade » (on suppose aujourd'hui qu'elle était épileptique), mais considérés par P. Franche comme « une *Somme* de toute la science du Moyen Age »⁴.

Selon F.A. Reuss, auteur de la préface et des notes relatives à la *Physica* dans l'édition Migne, « il est certain qu'Hildegarde connaissait beaucoup de choses ignorées par les docteurs du Moyen Age et que les chercheurs de notre siècle, après les avoir retrouvées, ont présentées comme nouvelles »⁵ ; avant d'en venir plus particulièrement à ce qu'elle nous dit des plantes, signalons quelques points qui

3. *Revue historique*, Paris, 1904, tome LXXXV, p. 88.

4. FRANCHE P. (abbé), *Sainte Hildegarde*, Paris, 1903, p. 158.

5. REUSS F.-A., *Prolegomena et adnotationes*, Paris, 1853, *Patrologie latine*, tome 197, col. 1121.

ont été mis en lumière par la science moderne et que la sainte aurait devinés ou aperçus : l'action chimique et magnétique des différentes substances sur les organes du corps humain, les lois de l'attraction universelle, la place centrale du soleil, au lieu de la terre, dans le firmament, la circulation du sang, etc.

La médecine des cloîtres

L'intérêt d'une religieuse pour la médecine en ces années 1150-1160 (date vraisemblable de la rédaction de ces œuvres) n'a rien de très étonnant en soi : la médecine monastique était florissante au Moyen Age carolingien et continua d'être cultivée avec soin par monastères et couvents — c'est surtout là qu'avaient été conservés, avec d'autres, les textes médicaux — pendant tout le Moyen Age. Cosme, Damien ou Pantaléon étaient les saints protecteurs de la médecine, saint Christophe était fréquemment invoqué et certaines herbes qui servaient de nourriture aux moines étaient dédiées à des saints, quand elles ne tiraient pas leur nom des moines eux-mêmes. Les vertus des plantes étaient d'autre part souvent mémorisées et immortalisées grâce à des poèmes comme l'*Hortulus* qu'un disciple de Raban Maur, Walafrid Strabo, avait écrit vers 808-809 et qui ne devait pas être inconnu d'Hildegarde. Ce poème qui décrit les plantes du « petit jardin » du cloître, premier-né de la littérature botanique en Allemagne, devait sans doute lui-même beaucoup à un poème médical didactique du III^e siècle, *De medicina praecepta saluberrima*, composé par Quintus Sere-nus Sammonicus.

Les jardins médicaux des cloîtres fondés par « l'abbé impérial » Benoît d'Aniane étaient exemplaires et on tenait les bénédictins pour de vrais connaisseurs des plantes médicinales, des simples ; bien avant l'âge carolingien un Pochominus, en Haute-Égypte, avait inclus les plantes dans la vie du cloître et les moines devaient jardiner et herboriser. N'y avait-il pas eu au début du Moyen Age un groupe de moines baptisés *pabulatores*, « ceux qui paissent », se nourrissant exclusivement de plantes sauvages⁶ ? Grégoire de Tours, vers l'an 540, raconte que des moines de la région de Nice se procuraient auprès de colons égyptiens les racines et les herbes de ce pays utiles à leur nourriture. Ce que confirme, après 754, une lettre de l'évêque Cinehard de Winchester à Lul, archevêque de Mayence, par laquelle il sollicite l'envoi d'ouvrages de médecine car « avec la seule aide des livres dont on peut disposer jusqu'à présent les remèdes d'outremer ne se laissent plus identifier »⁷.

6. RIETHE Peter, *Naturkunde*, Salzbourg, 1959, p. 13.

7. RIETHE Peter, *Der Weg Hildegards von Bingen zur Medizin*, Mayence, 1951, p. 6.

Les grandes lignes du plan du cloître de Saint-Gall nous fournissent quant à elles une image assez précise des jardins de l'époque et de leurs dispositions spéciales selon les différents types de cultures : légumes, arbres fruitiers, herbes médicinales, etc.

Hildegarde s'intéresse donc à son tour aux plantes, dans une œuvre qui tient à la fois de l'encyclopédie, du régime de santé ou du recueil de diagnostics. Quel sens faut-il donner à son titre ? « *Physica* » est en rapport étroit avec le grec *phuton* qui signifie « plante », mais cette relation se perd malheureusement dès que l'on transpose en français ces deux termes. « Physique » n'a certes pas, au XII^e siècle, le même sens qu'aujourd'hui, et physique et médecine entretiennent au Moyen Age des relations variables.

Depuis le VIII^e siècle on désignait par le mot *medicus* un « praticien expert en médecine et habile en chirurgie » qui était généralement, d'après M.-C. Pouchelle⁸, « un religieux et le plus souvent un régulier ». Au IX^e siècle, Alcuin, proche collaborateur de Charlemagne, faisait de la médecine une simple branche de la « physique naturelle », au même titre par exemple que l'arithmétique ou la musique. La médecine ne figurait pas parmi les sept arts libéraux et ne semble pas avoir été définie une fois pour toutes dans l'ensemble des savoirs médiévaux. Ses conditions d'exercice varient elles aussi : la réforme grégorienne devait porter un coup rude à la médecine monastique, qui a connu son apogée au XI^e siècle. Dès le concile de Clermont, en 1130, l'Église interdit aux moines l'étude de la médecine : la prise en charge des corps ne devait pas éloigner les moines de leur rôle de médecins des âmes.

La médecine tend dès lors à relever des arts dits « mécaniques », en tant que technique spécialisée que le théologien et philosophe français Hugues de Saint-Victor, mort en 1141, suggère, dans son *Eruditio didascalica*⁹, d'opposer à une « physique » qui était une sorte de philosophie des faits de nature. Hildegarde ne se prétend certes pas médecin mais entend s'attacher, dans sa « Physique », aux aspects qualitatifs des éléments de la création, en visant leur être, leur substance et surtout leur application pratique ; comme les descendants d'Hippocrate et de Galien, elle pense bien souvent la Nature en fonction du corps humain, qui est la scène par excellence où elle se donne à voir. Aussi le nom de physique ne peut-il pas avoir chez elle le sens strict de « philosophie de la nature » qu'il avait depuis Aristote et aura jusqu'au début du XVII^e siècle ; mais, à une époque où Honorius d'Autun estime que l'homme parvient à « la science », sa patrie, par les arts libéraux qui sont autant de villes-étapes, le projet d'Hildegarde relève bien, en définitive, d'une physique définie comme la

8. POUCHELLE Marie-Christine, *Corps et chirurgie à l'apogée du Moyen Age*, Paris, 1983, pp. 32-33.

9. *Patrologie latine*, tome 176, col. 752 et 760.

huitième de ces villes, « où Hippocrate enseigne aux pèlerins les vertus et la nature des herbes, des arbres, des minéraux, des animaux »¹⁰.

La botanique d'Hildegarde

Chez Hildegarde, la Nature n'est pas divisée en trois grands règnes — animal, végétal et minéral — mais en neuf rubriques qui servent de titres à autant de livres que nous citons dans leur ordre de succession : livres des plantes, des éléments, des arbres, des pierres, des oiseaux, des animaux, des reptiles et des métaux. C'est au livre des plantes, et à la classification qu'il présente, que nous voulons nous intéresser ici ; mais la partie « botanique » de l'œuvre d'Hildegarde comprend aussi le livre troisième, « Des arbres ».

On est frappé d'emblée par la place capitale, inaugurale du livre des plantes¹¹, et par sa longueur : fort de deux cent trente chapitres, il contraste singulièrement avec les quatorze chapitres du livre II ou les huit métaux que recense le livre IX ; le livre consacré aux arbres n'a lui-même rien de négligeable, et il semble bien que la longueur des livres est proportionnelle à l'étendue des connaissances de leur auteur en la matière. Le foisonnement d'une végétation très riche, qui dominait incontestablement le milieu naturel de l'homme du XII^e siècle, « plongé dans une grande mer de bois, d'essences et de simples » selon P. Camporesi¹², ainsi que l'extrême limitation des transports à l'époque suffiraient alors à expliquer d'une part la disproportion entre les livres « botaniques » et les autres, d'autre part l'ancrage fortement local des écrits, et donc des connaissances d'Hildegarde, qui pose l'hypothèse d'un savoir expérimental.

On retrouve dans l'œuvre d'Hildegarde les soixante-douze herbes et les dix-neuf sortes d'arbres énumérées dans les soixante-dix chapitres du capitulaire *De villis*, statut économique élaboré vers 795 par Louis le Pieux pour la gestion des biens qu'il possédait dans le sud de la France. Mais on les retrouve à côté d'un nombre bien plus grand d'espèces, puisqu'Hildegarde recense deux cent treize plantes.

Le nombre de plantes énumérées ne correspondant pas au nombre des chapitres, peut-on expliquer ce décalage entre le contenu du livre et ce que la liste des chapitres fait attendre au lecteur ? Autant le dire d'emblée : Hildegarde opère, à l'intérieur du monde des plantes, une catégorisation qui diffère de celle de certains de ses prédécesseurs. Au IX^e siècle Raban Maur passait en revue dans son ency-

10. LE GOFF Jacques, *Les intellectuels au Moyen Age*, Paris, 1957, p. 64.

11. Les remaniements dus aux différents copistes ne semblent guère avoir affecté que la place du livre II.

12. CAMPORESI Piero, *La chair impassible*, Paris, 1986, p. 224.

clopédie *De Universo*, ou *De rerum naturis*, nombre d'éléments du monde physique qu'Hildegarde s'attache elle aussi à décrire ; mais tandis que le premier faisait la différence entre fleurs, herbes aromatiques et légumes (XIX, 8 et 9), sa compatriote ne distingue que deux grands ensembles, les plantes et les arbres.

Bien plus : Hildegarde comprend dans les plantes le miel, le sucre, le lait, le beurre, le sel, le vinaigre ou... les œufs (I, 178 à 185), et certains objets de son étude apparaissent à plus d'une reprise — la *spica* aux chapitres 25 et 202, la laitue des champs aux chapitres 91 et 198, l'aloès aux chapitres 174 et 224, etc.

Ne pourrait-on pas arguer de ces exemples pour taxer d'approximation, voire d'incohérence, la classification d'Hildegarde ? On semble en effet bien loin d'une systématique qui soulignerait les différences entre espèces végétales, mettrait en évidence leurs particularités et répartirait les plantes en catégories selon des critères aussi « naturels » que possible.

Hildegarde a-t-elle une méthode, à défaut d'un système ? Difficile de répondre à cette question et même de la poser sans évoquer au préalable une singularité tout à fait remarquable de l'œuvre de la sainte. Alors qu'au XII^e siècle la langue scientifique est le latin, Hildegarde, limitée dans son vocabulaire en cette langue, utilise la langue vernaculaire, ce qui n'est pas sans constituer un sérieux obstacle à la lecture, même pour les germanophones : la signification de *Zugelnich* ou de *Psaffo*, parmi les plantes (I, 217 et 218) ou, parmi les arbres, celle de *Felbaum*, *Pruma*, *Agenbaum* ou *Sysemera* (III, 39, 50, 51 et 59) est encore inconnue des meilleurs chercheurs et traducteurs. Le lieu commun d'une moniale « inculte » a la vie dure, renforcé par Hildegarde elle-même quand elle dit s'exprimer en termes « mal équarris », et recourir à des collaborateurs tels Guibert de Gembloux qui corrigeaient ses expressions « suivant les règles de la grammaire, mais sans chercher à les revêtir des ornements du style »¹³.

La bigarrure linguistique de l'œuvre en fait un précieux document sur l'état du moyen-haut allemand au XII^e siècle mais elle est responsable de bien des incertitudes sur l'identité de tel ou tel objet. N'oublions pas qu'Hildegarde est aussi l'auteur d'une *Lingua ignota*, sorte de volapük et « peut-être travestissement des deux langues qu'elle possédait, allemande et latine, amalgamées au gré de sa fantaisie ou d'après une méthode déterminée de substitution de voyelles ou de diphtongues à d'autres », selon l'abbé P. Franche¹⁴. Parmi le millier de mots obscurs de cette « langue inconnue » le cardinal Pitra a regroupé et classé selon quatre colonnes tous ceux qui ont trait à la botanique pour constituer l'« Herbarium » de sainte Hildegarde dont nous proposons un extrait en annexe. La question du vocabulaire est

13. Cité par PITRA J.-B. (cardinal), *Analecta sacra*, Paris, 1882, pp. 432-433.

14. FRANCHE P. (abbé), *opus cit.*, p. 96.

en effet centrale, même si la volonté de donner à tout prix un nom aux choses n'est pas l'apanage d'Hildegarde. Le fait de nommer les choses est déjà une manière de maîtriser le réel, d'exercer sur lui un pouvoir comme le fit Adam avec les animaux selon la *Genèse* (II, 20).

Cette exigence impérieuse — nommer ! — pousse donc Hildegarde à recourir à une langue personnelle dès que le mot latin, c'est-à-dire universel, vient à manquer, mais aussi à des périphrases quand le nom (latin, germanique ou tiré de la *Lingua ignota*) fait défaut. Le chapitre 219 est à cet égard un exemple tout à fait éclairant : bien que possédant trois langues, à des degrés certes très divers (son latin est imparfait et la « langue inconnue » est limitée par nature) Hildegarde ne dispose pas du mot qui permettrait à lui seul de désigner la plante dont elle veut parler ; aussi utilise-t-elle le détour d'une périphrase mi-latine mi-germanique pour présenter « la plante sur laquelle poussent les *rifelbere* », c'est-à-dire les mûres.

Parfois aussi Hildegarde ne connaît d'une plante que son existence et sa vertu contre une maladie : la propriété médicale de la plante suffit alors à la nommer, comme dans le cas de l'*herba gicht*, « l'herbe aux goutteux » du chapitre 153 : Hildegarde décrit quand elle ne peut plus nommer, car elle veut à tout prix rendre compte de ce qu'elle connaît. La richesse et la variété linguistiques de son œuvre traduisent en fait sa curiosité vis-à-vis de la nature et du monde ; sa curiosité pour les plantes la pousse à évoquer les herbes utiles comme les herbes inutiles ; lorsqu'elle dit de la potentille des oies (*Grensig*) qu'elle « n'a aucune influence sur la santé de l'homme » (147), ou de la lentille d'eau (*Merlinsen*) qu'« elle ne possède en elle aucune vertu » (220), Hildegarde ne cherche pas tant à donner le mode d'emploi d'une herbe qu'à recenser, et donc à manifester le réel, le connu.

Les problèmes de vocabulaire qui se posent au lecteur moderne sont donc le prix à payer pour la curiosité scientifique d'une moniale du XII^e siècle hors du commun ; fort heureusement des chercheurs ont déjà su interpréter avec succès les noms allemands de certains animaux ou végétaux et, malgré ce qu'il reste pour nous de non identifié ou de non identifiable, nous disposons d'un précieux instrument pour nous orienter dans ce livre I puisqu'il est précédé, comme les autres livres à l'exception du second, d'une préface sur laquelle le moment est venu de nous pencher.

D'une manière générale, le prologue est là pour nous indiquer la nature ou l'origine commune à tous les éléments qui vont être énumérés dans un même livre et l'importance de l'origine rend fréquentes les allusions au Chaos primitif : Hildegarde cite la *Genèse* à deux reprises, dans des formules qui rappellent le onzième et le vingt-septième versets du premier chapitre, « *In creatione hominis de terra* » et « la terre donnait sa verdure ».

L'homme et la plante

Le XII^e siècle était épris de symbolisme et l'idée d'une analogie entre microcosme et macrocosme, entre l'homme et l'univers qu'il refléterait en quelque sorte en modèle réduit, était alors très courante. A cet égard, Hildegarde était, si l'on peut dire, « bien de son temps », par son goût de l'allégorie, voire d'une certaine obscurité. Après avoir posé que les « herbes utiles » montrent le caractère spirituel de l'homme, et les « herbes inutiles » son caractère diabolique elle développe en dix points une comparaison poussée entre le micro- et le macrocosme : certaines herbes, cuites avec certains aliments, facilitent la digestion, sont légères et ressemblent à la chair de l'homme ; le suc des arbres fruitiers n'est pas nocif si on le fait cuire et ressemble au sang de l'homme ; les bois qui ne portent pas de fruits (Hildegarde oppose ces *ligna* aux *arbores*) n'ont que des feuilles inutiles pour l'homme, semblables au pus de l'homme ; ce qu'on trouve dans les arbres fructifères et dans les autres, et qui sert à fabriquer les cordes, est semblable aux veines de l'homme ; les pierres sont semblables aux os, leur humidité à la moelle, et les pierres dont on fait les toits aux ongles des pieds et des mains — ici la comparaison semble s'éloigner des plantes. Les herbes qu'elle qualifie d'« aériennes » sont légères, et d'une nature joyeuse, de sorte qu'elles rendent joyeux qui les mange ; elles sont semblables aux cheveux des hommes mais les herbes que fait pousser le vent sont sèches, difficiles à digérer, et d'une nature triste ; aussi rendent-elles triste celui qui les mange et sont-elles comparées à la sueur de l'homme. Enfin, le suc des herbes non comestibles, vénéneux et mortifère, est assimilé à la déjection de l'homme.

On constate dans un premier temps que l'interpénétration entre végétaux et humains se fait à deux niveaux : celui des analogies établies entre la Nature et son image en réduction qu'est l'homme, et celui de l'incidence du « caractère » d'une herbe sur les dispositions d'esprit de l'homme qui l'ingère.

Les deux derniers paragraphes de cette préface, moins imprégnés de symbolisme que le premier, permettent à Hildegarde d'introduire des prémisses théoriques et des critères « méthodologiques » auxquels elle restera fidèle tout au long de cette « Physique », sans exclure la perspective symbolique, alors que Thierry de Chartres, se penchant lui aussi sur l'Œuvre des Six jours, prend le parti bien tranché d'analyser le texte biblique « selon la physique et à la lettre »¹⁵.

La terre a donc une « sueur », qui produit les « herbes inutiles », une « humeur » qui produit les herbes utiles à la nourriture ou à d'autres usages, et un « suc », qui produit « la vendange et les arbres qui germent ».

15. Cité par LE GOFF Jacques, *opus cit.*, p. 56.

Elle distingue ensuite les herbes « semées par le travail des hommes » des herbes qui poussent sans l'aide de ce dernier par la simple chute de leur graine : les premières surgissent et croissent progressivement, « comme des animaux domestiques que l'homme soigne et nourrit dans sa propre maison » et perdent l'amertume et l'acerbité de leur suc grâce au labourage et aux semailles, tandis que les autres surgissent rapidement et subitement, « comme des bêtes sauvages », et ne conviennent pas à la nourriture de l'homme, même si certaines d'entre elles ont le pouvoir d'arrêter les « humeurs mauvaises ».

Le regard symbolique

Le monde végétal est aussi le lieu où s'affrontent les forces du Bien et celles du Mal et c'est sur l'image d'une Nature manichéenne qu'Hildegarde clôt sa préface : les herbes « ayant en elles la vertu des arômes les plus puissants, l'âpreté des arômes les plus amers », permettent de lutter contre de nombreux maux dus aux esprits malins qu'elles ont en horreur ; mais il y a aussi des herbes qui contiennent en elles, pour ainsi dire, « l'écume des éléments », et dans lesquelles les hommes désabusés tentent de trouver leur fortune. Celles-ci, le diable les aime et se mêle à elles.

Une superstition liée aux plantes joue un grand rôle et on aurait tort d'en sourire, même quand elle paraît naïve ou puéride : elle est en effet pour l'homme du XX^e siècle un autre moyen d'aborder ou de connaître les rapports qui existaient entre l'homme du XII^e siècle et les herbes, les buissons et les arbres de son environnement naturel. L'esprit magique que nous avons en grande partie perdu anime pleinement un monde tirillé entre Dieu, la Chair et le Diable que la fougère, mieux que tout autre, a le don de mettre en fuite : nous lisons ainsi au chapitre 47 que « le diable fuit cette plante », et « joue rarement ses tours, de même que la foudre, le tonnerre et la grêle tombent rarement là où elle pousse ». L'homme qui porte avec lui une fougère se met à l'abri des envoûtements, de la magie des démons et des paroles diaboliques ; magie et poison perdent tout pouvoir dans une maison où se trouve la plante en question ; enfin, un bain dans lequel on a fait cuire de la fougère fraîche est un puissant contrepoison.

Dans le regard qu'Hildegarde porte sur les plantes il y a d'abord le souci de découvrir en chaque élément vivant ce qu'il porte encore de sa vocation paradisiaque car chaque fleur, chaque fruit, chaque racine est un signe que nous adresse le jardin qu'Adam et Eve ont laissé à l'abandon ; mais il y a un souci encore plus vivace : découvrir, dans les figures de la vie naturelle, des énergies cachées qui sont promesses de métamorphoses, et surtout de soulagement pour l'homme.

Le souci de l'homme

Si notre auteur recherche, comme on l'a dit, les vertus thérapeutiques ou chimiques des différents éléments de la création, c'est pour l'homme : elle établit des correspondances entre la nature des plantes et leurs vertus ainsi que de nombreux dosages entre leurs vertus et le « terrain » humain sur lequel on en fera usage. Hildegarde voit dans cette harmonie l'œuvre de Dieu et rappelle fréquemment que le succès de toute intervention dépend de l'aide, ou du moins de la permission divine.

Un grand nombre de cures à base de plantes doivent être accompagnées de formules d'oraison, dans lesquelles l'homme trouvera l'appui indispensable pour que son action dans le monde rejoigne la volonté divine. L'homme souffrant, meurtri dans sa chair est au cœur de la Nature où elle cherche les moyens d'apaiser ses maux, quitte à tendre parfois à l'anthropocentrisme ou à l'anthropomorphisme dont le chapitre consacré à la mandragore est un remarquable exemple.

La gradation y est frappante, de la première phrase de ce chapitre 56 affirmant que la mandragore « ressemble un peu à l'homme » aux nombreuses analogies établies entre les parties du corps humain et celles de la plante (qui n'est peut-être autre que le ginseng), en passant par une justification de la haine que lui voue le diable, « à cause de sa ressemblance avec l'homme » ; quelle que soit la partie du corps dont on souffre, il suffit de manger la partie correspondante de la plante. Hildegarde veut certes contribuer au soulagement des maux de son prochain, mais pourquoi prendrait-elle la peine de mentionner toutes ces herbes « qui n'ont pas de valeur en tant que médicament » si seul un point de vue médical avait présidé à l'élaboration de ce livre ? L'abondance de noms germaniques ne prouve-t-elle pas aussi que notre auteur aimait mieux passer outre sa relative ignorance du latin que risquer de manquer d'exhaustivité et passer sous silence l'existence et la réalité d'une créature qui, comme chaque élément de la Création, a son importance dans une Nature voulue par Dieu ? On serait tenté d'ajouter « en vue d'une domination » ou tout au moins d'une utilisation par l'homme, pour paraphraser la *Genèse* (I, 26) mais c'est là que réside à notre sens le véritable esprit « scientifique » d'Hildegarde : elle veut avant toute chose recenser le réel.

Le recensement du réel et sa méthode

Hildegarde nous donne une représentation globale des plantes connues et usitées alors, car il semble désormais établi qu'elle ne s'est pas contentée de recopier d'autres auteurs mais a noté les résultats de ses observations personnelles. Elle tente, dans la mesure du possible, de rendre compte des lois et des mécanismes qui régissent la Nature, de même que le corps humain est une machine gouvernée par

un certain nombre de lois ou de principes. La chaleur est un premier critère de description d'une plante ; toute herbe est froide ou chaude et l'apparition de la notion de température permet à Hildegarde de parler une nouvelle fois de manière mystique des rapports des plantes à l'homme : « la chaleur des herbes signifie l'âme et le froid, le corps ». Tel est le premier point de vue de son observation, alors que Constantin l'Africain, dans son *Livre des degrés*, (lui-même une traduction d'un traité de botanique d'Isaac Judeus) distinguait trois et non pas deux degrés de chaleur dans les plantes.

Le deuxième point de vue est la nature humide ou sèche des objets qu'elle décrit. Chaque chapitre est bâti selon une structure binaire : description d'une nature, évaluation de l'utilité de la plante pour l'art de guérir et de ses dangers pour l'homme — ou pour les animaux. Cette structure n'a rien de rigide et laisse une place variable à l'évocation de la valeur alimentaire de chaque plante. Autant dire que la *Physica* n'est pas sans ressembler à un recueil de recettes et qu'elle nous fournit en filigrane de précieuses indications sur l'alimentation au XII^e siècle.

Ces recettes se développent à partir de, et d'après l'explication des propriétés des plantes : on doit ainsi, en cas de douleur au cœur, faire cuire la morelle (I, 121), qui est chaude et sèche, dans un peu d'eau, puis filtrer l'eau, et appliquer la morelle chaude sur le cœur ; le seigle, qui est chaud, bien que plus froid que le froment, contient de nombreuses forces. Le pain qu'on en fait est bon pour les hommes sains, et les rend forts ; mais il est bon également pour les hommes gras, car il fait diminuer leurs chairs, tout en les fortifiant (I, 2), tandis que la lentille, qui est froide, ne contribue à nourrir ni la moelle ni le sang : elle ne fait que donner une impression de satiété, en remplissant de vide le ventre (I, 8).

Le mode d'emploi de chaque plante comprend, selon les cas, des indications sur la présentation, la manière de préparer la recette ou le mets, et des indications de poids souvent peu claires, puisque la quantité de chaque ingrédient est exprimée en fonction de celle du ou des autres, mais sans ordre de poids précis. Cuisine et pharmacie sont fort proches, la Création est bonne, et rien n'est donc à rejeter *a priori* : aussi les végétaux prêtent-ils le concours de leur écorce, de leur sève, de leurs feuilles, de leurs graines ou de leurs racines ; eau, vinaigre et vin sont les principaux excipients dans ces recettes où les herbes aromatiques et médicinales pénètrent dans le corps par toutes les voies possibles, pressées, senties, mastiquées, pulvérisées, appliquées sur la peau ou avalées. Un pouvoir de guérison est souvent attribué à un ingrédient d'après son apparence extérieure, quand sa ressemblance avec un organe humain ne montre pas directement qu'il est utilisable pour cet organe. Hildegarde harmonise les contraires, où l'excès d'une qualité d'un ingrédient compense le manque de l'autre, mais s'en tient aussi au principe de la médecine de l'Antiquité tardive, *similia similibus*.

La forme d'application des remèdes élaborés à partir d'herbes fraîches broyées (dont le jus est utilisé seul ou avec d'autres jus, en décoctions, cataplasmes, fumigations, poudres ou lavements) et la nature des maux qu'il s'agit de guérir varient fort et le malade doit parfois porter un objet doué d'un pouvoir de guérison (la pimprenelle du chapitre 131 sert d'amulette si on la porte au cou) ; mais la guérison n'est possible et n'aura lieu qu'avec l'aide de Dieu.

Nous manquons malheureusement de place pour rendre compte en profondeur de la spécificité de tel ou tel chapitre, pour expliquer en détail la justesse de telle description, ou pour faire la part de ce que ces observations doivent à la tradition et de ce qu'elles doivent à son génie personnel. Il s'avère en tout cas que la plupart de ses indications diététiques ou médicales s'appuient souvent sur la littérature antérieure ou contemporaine, même si certaines nous semblent relever de la pure invention ; ainsi lorsqu'elle évoque l'herbe du Paradis que l'éléphant ou la licorne prisent particulièrement, ou l'herbe connue de la seule belette, capable de redonner la vie à toute autre belette moribonde, si l'animal y a préalablement déversé son urine — mais il est vrai que là, c'est d'animaux qu'il est question avant toute chose...

Il n'est certes pas toujours facile d'identifier ces plantes : leur désignation latine est insuffisante car elle conduit à l'espèce, pas à l'individu, et on n'a pas toujours les moyens d'éclairer, par l'étymologie ou l'histoire de la langue, un mot local de haut-allemand. D'autres incertitudes sont dues au fait que certaines plantes sont présentées dans des chapitres différents, sous des noms différents... et parfois même sous une même désignation, sans que les qualités se recouvrent exactement. Ainsi l'ellébore apparaît-elle sous les noms de *Niesewurz* (ch. 52) et de *Cristiana* (ch. 28). Quant au problème des sources de ses connaissances sur les plantes, on est embarrassé en face d'Hildegarde : on a pu relever des ressemblances avec des affirmations ponctuelles d'auteurs anciens (Théophraste, Pline, Dioscoride) mais Hildegarde fait place à des plantes que ceux-ci ignoraient et dont l'usage a été introduit en Occident par les Arabes : la *galanga* est une sorte de panacée bien connue d'Avicenne et de Constantin l'Africain : il est clair que l'abbesse ajoute à des modèles livresques le fruit d'une expérience, celle de son époque, celle de son entourage, la sienne.

Conclusion

Que le savoir botanique d'Hildegarde remonte à la sagesse des druides, comme le pensait Wasmann¹⁶, à l'époque primitive germanique, à une tradition populaire antérieure, ou qu'elle nous livre le

16. WASMANN E., *Die heilige Hildegard als Naturforscherin*, Munich, 1913.

fruit d'une conception toute personnelle, il continue de nous étonner. Mais peut-on pour autant parler d'une classification des plantes chez Hildegarde de Bingen ?

Le terme de « genre » apparaît certes dans la préface, mais il n'est là, pourrait-on dire, qu'en souvenir du verset biblique, et ne réapparaîtra pas par la suite. Nous avons eu d'autre part, l'occasion de souligner que cette préface seule contenait une approche « théorique » ou théorisante du vaste domaine des plantes, dont Hildegarde énumère, et pour ainsi dire, égrène ensuite patiemment les différents éléments, chaque chapitre brossant le portrait d'un cas individuel. Notre auteur est certes capable d'établir des rapprochements ou des oppositions d'une plante à l'autre (le seigle est plus froid que le froment, l'orge est plus froid que les trois plantes qui le précèdent, la fève est meilleure que le pois, etc.) mais les chapitres se succèdent sans ordre apparent au regard de nos catégories actuelles, et il y a dans l'ensemble des plantes quelques intrus : miel, lait, vinaigre, sel, beurre, œufs, lait... semblent bien déplacés par rapport à notre propre découpage du réel. Mais si l'on examine l'ensemble de la *Physica*, c'est peut-être là qu'ils sont le moins mal, au titre de « produits directs de la nature ». Il fallait bien les classer quelque part, comme pour les plantes herbacées, cultivées, sauvages ou exotiques. La vocation première de la « Physique » d'Hildegarde est peut-être d'opérer un grand classement, un grand rangement du réel entendu comme, ou volontairement limité à tout ce qui porte en soi son principe de croissance, indépendamment de l'homme mais pour lui servir, la Nature.

On peut sans doute être frappé en constatant que les cinq premiers chapitres rassemblent des graminées, suivies par un groupe de légumineuses, que suit le groupement des épices entre les chapitres 14 et 20, etc. mais il est bien certain que le vrai principe présidant à ces séries, qui n'ont d'ailleurs rien d'un continuum, peut être de divers ordres : Hildegarde a certes pu avoir l'intuition d'une nature ou d'une structure commune à ces éléments, mais pourquoi donc, dans ces conditions, ne dirait-elle rien des différents organes des plantes ? Rien, absolument rien n'est dit ici des saisons, des modes de reproduction, des couleurs ou... des fleurs. La mystique Hildegarde a beau tresser, dans les vers de ses poésies, de véritables guirlandes de fleurs chargées de symboles, la « chercheuse » s'avère incapable de signaler que la rose du chapitre 22 se distingue de la noix muscade qui la précède sur la page par une production odorante et colorée ! Quant au lys, « plus froid que chaud », il précède immédiatement le... plantain, « plante herbacée très commune, dont la semence sert à nourrir les oiseaux captifs », selon un dictionnaire de notre temps.

La solution à la question que nous nous posons — y a-t-il une classification des plantes chez Hildegarde de Bingen ? — repose peut-être sur le temps, ou plutôt sur une différence de temps : ne ferions-nous pas fausse route en cherchant à tout prix, dans un écrit du XII^e

siècle, la trace d'une réalité on ne peut plus floue ? La classification n'étant rien d'autre que le fait de distribuer un certain nombre d'objets par classe, et la classe « un ensemble d'objets ayant un caractère commun », il faut considérer qu'Hildegarde a déjà opéré un grand classement du monde naturel en y distinguant les plantes, les éléments, les arbres, les oiseaux, les pierres... et que des catégories ou des distinctions supplémentaires n'étaient pas nécessaires à son projet. De même que toute l'œuvre manque d'un prologue général où seraient exposés, avec plus ou moins de détails, les intentions et les objectifs de l'auteur¹⁷, le contenu de chaque livre ne semble pas toujours correspondre à sa préface. On est encore bien loin de la classification linnéenne mais quoi d'étonnant à cela ?

Inutile, peut-être, de prêter à Hildegarde des intentions qu'elle n'avait pas : elle entendait sans doute moins mettre de l'ordre dans ce qu'elle connaissait, que décrire un ordre des choses et en donner un mode d'emploi pratique à visée médicale ou curative dans la plupart des cas. Hildegarde ne cherche pas à améliorer la compréhension de la Nature, mais son utilisation : si elle veut la faire connaître à l'homme, c'est afin qu'il puisse s'en servir pour son bien, et même son mieux physique.

Nous n'avons sciemment rien dit du livre des arbres ; disons pour conclure qu'il constitue une forêt de symboles, alors que notre livre des plantes ressemble à un jardin extraordinaire — où le lecteur strictement francophone peut depuis peu se promener librement¹⁸.

17. Au siècle suivant ce procédé est encore fréquemment utilisé, aussi bien par les auteurs de bestiaires que par un Albert le Grand qui en dit somme toute bien moins qu'Hildegarde sur « les vertus de quelques herbes, pierres et de certains animaux » dans ses *Admirables secrets*, Paris, 1983, p. 63.

18. Depuis novembre 1988, la première partie de la *Physique* d'Hildegarde est disponible dans une traduction française due à Pierre Monat, aux éditions Jérôme Milon, Grenoble. Le premier tome concerne « les plantes, les éléments, les pierres, les métaux » ; un second tome est à paraître et il rassemblera « les arbres, les reptiles, les oiseaux, les bêtes sauvages, les poissons ».

APPENDICE

Un extrait de l'herbier d'Hildegarde

Parmi les mille mots obscurs qui constituent la *Lingua ignota* d'Hildegarde, le cardinal J.-B. Pitra en a sélectionné quatre-vingts ayant tous trait à la botanique, et les a présentés sous la forme d'un tableau auquel il a donné le nom d'« Herbier d'Hildegarde ».

Nous proposons à notre tour un extrait de ce tableau, figurant page 498 des *Analecta sacra* du Cardinal Pitra, dont nous indiquons les références dans notre bibliographie.

Comment lire ce tableau destiné à donner au lecteur un aperçu du rôle que joue le langage dans l'œuvre d'Hildegarde ?

La première colonne regroupe les mots latins qu'Hildegarde fait correspondre aux mots de sa « Langue inconnue », que l'on trouve en regard dans la deuxième colonne.

C'est souvent au prix d'un long travail qu'on a pu identifier les plantes dont parle Hildegarde d'après la nomenclature héritée de Linné qui constitue la troisième colonne ; enfin, on trouve, dans la quatrième et dernière colonne, la liste des chapitres de la « Physique » d'Hildegarde où apparaissent ces plantes ou ces arbres. Le « I » renvoie au Livre des plantes et le « III » au Livre des arbres.

Noms latins d'Hildegarde	« Lingua Ignota »	Appellation actuelle	Mentions dans la <i>Physique</i>
Abies Acer Abrotanum	Lamischiz Bauschuz Baiezinzia	Pinus abies Acer campestre ? Artemisia abrotanum	Abies lib. III, 23 ... Abrotanum, Stagwurtz, I, 106
Agrimonia Ahornenbaum Allium Alnus Amygdalus Apium Aquileja	Monischia Schirobuz Clarischil Hamischa Schalmindibiz Pischir Agonzia	Agrimonia eupatoria Acer pseudo-platanus Allium sativum Alnus glutinosa Amygdalus communis Apium graveolens Aquileia vulgaris	Agrimonia, I, 114 Platanus, Ahorn III, 30 Allium, I, 79 Alnus, Erla, Arla III, 29 Amygdalus, III, 10 Apium, I, 69 Agleya, Acoleia, Ackeleia, I, 132
Arundo Ascalonium	Gluniz Lozunz	Arundo phragmites Allium ascalonicum	Ascholoniam, Alslauch, I, 80
Avena Bachminza Bathenia	Zamza Fliuscha Flauzia	Avena sativa Mentha aquatica Betonica purpurea	Avena, I, 3 Bachmyntza, I, 75 Bathenia, Pandonia, Bethonia, I, 128
Berewrz Bibinella	Briunz Giuzia	Athamanta meum Pimpinella saxifraga	Berurtz, Berwurtz, I, 135 Bibenella, Bobinella, I, 131
Berewinka Bilsa	Perschil Pazia	Geum urbanum ? Hyoscyamus niger	Benedicta, I, 163 Bilsa, I, 110